

VII

- LA GUERRE A QUINZE ANS -

VENNER Dominique, *Histoire de la Collaboration, Pygmalion, 2000.*⁶

DELONCLE, DARNAND, DEAT, DORIOT, BUCARD, d'autres encore que nous avons évoqués dans leur vie, leurs desseins et leur action, tous sont des hommes faits. La plupart des cadres de leurs mouvements, même les plus jeunes, GALLET, BASSOMPIERRE, BOUT de l'AN, GAUCHER, CANCE, TISSOT, ont déjà participé à la guerre de **40**.

On connaît beaucoup moins bien la très jeune génération, celle des garçons et filles qui eurent quinze ans vers **1943**. Ces jeunes furent pourtant nombreux dans les mouvements de jeunesse collaborationniste, Jeunes du maréchal, Jeunes de l'Europe nouvelle (JEN), Jeunesse de France et d'Outre-Mer (JFOM), Jeunesse franciste (JF), sans compter les jeunes du PPF (UPJF) ou du RNP (JPN). Ce sont les grands oubliés de l'histoire. Nous allons les évoquer à travers l'itinéraire particulièrement révélateur de l'un d'entre eux, lycéen de treize ans à la rentrée scolaire de l'automne **1940**.

Le hasard de mes recherches durant la préparation de ce livre m'a permis de rencontrer ce témoin exceptionnellement lucide et de l'interroger longuement en **septembre 1989**. Au cœur de l'Occupation, en **1943**, mon interlocuteur avait quinze ans. Malgré son très jeune âge, on l'eût alors classé parmi les « collabos » de l'espèce la plus fanatique. Mais quel sens cela avait-il pour un gamin de quinze ans ? J'ai retranscrit l'essentiel de ce qu'il m'a confié, sous forme de notes rapides. Je les livre telles. Ce qu'elles racontent me semble de première valeur pour approcher l'une des vérités de l'époque. Elles en présentent un aspect inattendu, loin de la poussière froide des archives, loin aussi des lambris de Vichy, des salons de l'Ambassade, des salles de rédactions parisiennes, des tribunes où péroraient les ténors de la politique. L'histoire qu'elles restituent à la façon d'un scénario de film est celle de jeunes inconnus dont on ne parle jamais, presque des enfants, grandis trop vite à l'ombre grise et rouge de la guerre. Elle montre que rien n'est simple dans une époque tragique.

Pour préserver l'identité de mon interlocuteur, il porte ici le nom d'Henri.

- ANNEE SCOLAIRE **1940-1941** -

Classe de 3^e, Henri a treize ans.

Rentrée d'**octobre 1940** à Paris, au collège Stanislas. Une rentrée comme personne n'en reverra jamais. Après la défaite et l'exode, tous les élèves ont d'incroyables récits d'aventures ou d'horreurs à raconter.

Le choc de la débâcle ouvre un vide béant dans la conscience de ces gamins qui conservent le souvenir du triomphal défilé du **14 juillet 1939** et ont la tête encore farcie des exploits des vainqueurs de **1918**. Trois des oncles d'Henri avaient été tués durant la Grande Guerre. Comme un certain nombre de ses copains, il a été marqué par le souvenir des fusiliers marins de Ronach's à *Dixmude*, des chasseurs de DRIANT au bois des Caures, des coloniaux de FRANCHET d'ESPEREY, et, bien entendu, de Charles GUYNEMER, ancien du collège. Ces enfants de la gloire ne se remettront jamais de l'effondrement des adultes de **1940**.

Nuançons. Le traumatisme ne touchera réellement et de façon indélébile qu'un sur dix peut-être des potaches de troisième. Proportion sensiblement égale, je pense, à la moyenne nationale.

L'attitude de ces enfants à l'égard des Allemands est ambiguë. Elle est faite d'un mélange d'hostilité et d'admiration. Ils haïssent les vainqueurs, mais ils ne sont pas indifférents à l'allure des soldats jeunes, nets et sportifs, qui les changent des ridicules bidasses français.

A l'automne **1940**, malgré *Montoire*, la notion de collaboration est encore nettement absente de leur esprit.

En revanche, depuis *Mers-el-Kébir* (**3 juillet 1940**) et *Dakar* (**23 septembre 1940**) l'hostilité des gamins est générale à l'encontre de ces « salauds » d'Anglais. Sentiment encore plus fort après les combats de Syrie (**juin-juillet 1941**). Plusieurs voudraient pouvoir se battre. Quant aux gaullistes, qu'on appelle « dissidents », ils sont les derniers des derniers puisqu'ils s'opposent au Maréchal.

⁶ N.d.l.r. : Aux côtés des volontaires, jeunes adultes de la division "Charlemagne", il est intéressant de s'attarder sur une autre composante de la jeunesse de l'époque et des très nombreux adolescents, qui ne pourront rejoindre le front de l'Est, faute d'autorisation parentale ou de circonstances fortuites.

Sans condamnation, pour avoir été freinés par les circonstances du moment, combien pouvaient-ils être de milliers, à être restés sur leur fin. Avec quelle amertume ont-ils poursuivi leur itinéraire familial et professionnel, dans l'après-guerre ?

Les pourfendeurs d'aujourd'hui, ont-ils eu un aïeul de la personnalité de cet Henri, que raconte Dominique VENNER dans son ouvrage "Histoire de la Collaboration".

Ainsi la représentation de cette jeunesse se structure par cinq notes :

- Année scolaire 1940-1941 :	Classe de 3 ^e . Henri à treize ans ;
- Rentrée d' octobre 1941 :	Classe de 2 nd e Henri à quatorze ans ;
- Rentrée scolaire d' octobre 1942 :	Classe de 1 ^{re} Henri à quinze ans ;
- Rentrée d' octobre 1943 :	Classe de T ^h e Henri à seize ans.

Le Maréchal c'est Dieu le Père ou tout comme. Objet d'une dévotion éperdue qu'encourage le clergé de Stan, plein de reconnaissance pour les mesures favorables aux écoles libres. Par contre, les collégiens n'ont aucune sympathie pour Pierre LAVAL, louche politicien à tête de rastaquouère. Parmi les grands personnages de l'Etat nouveau, l'amiral DARLAN est celui qui a la cote. Il a une belle gueule et il est invaincu. C'est par lui, en **1941**, que va se glisser dans les esprits l'idée de collaboration.

Le collège souffre de l'absence de jeunes profs, prisonniers en *Allemagne*. Le corps éducatif et professoral est composé de prêtres âgés, la génération de **14-18**. Mal encadrés, les gamins sont livrés à eux-mêmes.

Ce qui surnage chez beaucoup, c'est un grand besoin de se dévouer, encouragé par l'air du temps. Un certain nombre trouve un exutoire dans la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, institution religieuse d'aide aux vieillards et aux démunis.

Dans la routine de l'école, le printemps **1941** introduit une nouveauté d'importance, la création des « jeunes du Maréchal », sorte de scoutisme politisé. Les prêtres de Stan favorisent le recrutement. Dans la classe d'Henri, sur la trentaine d'élèves de troisième, on compte trois inscrits, dix pour cent.

Particularisme d'Henri : son père est sympathisant du PPF. On lit le *Cri du peuple* à la maison et surtout *Je Suis Partout*. On y commente les informations de la radio. Cette imprégnation familiale sera capitale dans son engagement ultérieur. Cependant, Henri reste hostile aux Allemands, que l'on ne voit d'ailleurs jamais sous les fenêtres de Stan.

An début de **1941**, sur les trente élèves de troisième, on ne connaît qu'un seul gaulliste. Il n'a pas la vie facile. Pourtant, en **1945**, rencontrant par hasard Henri et le sachant proscrit, il s'offrira généreusement à le planquer.

Toujours au début **1941**, il n'y a également qu'un seul partisan ouvert de la collaboration. Il épouse en cela l'opinion de son père, un magistrat, sympathisant du RNP, futur procureur général dans les procès de l'OAS à la fin de la guerre d'*Algérie*. Engagement sans suite, comme cela est fréquent. A la rentrée **41-42**, le jeune « collabo » retournera au néant de l'indifférence.

Le début de la guerre à l'Est, le **22 juin 1941**, n'a laissé aucune trace précise dans le souvenir d'Henri. Une guerre de plus de ces satanés Allemands et voilà tout.

En revanche, à l'instar de ses copains Jeunes du Maréchal, il est scandalisé par la création de la LVF. Quoi ? Porter l'uniforme boche, l'uniforme des vainqueurs ! Plus tard, quand les Allemands deviendront des perdants, ce sera différent. Il y aura de l'élégance et du romantisme à les rejoindre. Mais on n'en est pas là.

Vacances de l'été **1941** en zone Sud.

Le collège Stanislas possède une filiale à *Cimiez*, au-dessus de *Nice*, fief de Joseph DARNAND. Henri et ses copains y passent un mois. Expérience capitale. Ils y ont la révélation d'un pétainisme musclé et triomphant, une sorte de pré-fascisme tricolore, inimaginable en zone occupée. Une débauche de drapeaux, de défilés militaires. Parade de la Légion des combattants et du SOL. Des photos de PETAIN partout. Une atmosphère cocardière et revancharde trépidante, anti-italienne et antiallemande. Henri en revient enthousiaste, transformé.

- RENTREE SCOLAIRE 1941 -

Henri a quatorze ans.

Les Jeunes du Maréchal (JM) se développent et s'organisent dans le souvenir euphorique de l'été niçois. A Stan, ils sont une trentaine à faire partie du mouvement. Se sentant protégés par leur appartenance, ils cultivent un réjouissant esprit frondeur à l'égard des vieux profs.

En **avril 1942**, le mouvement reçoit une impulsion nouvelle avec l'arrivée d'Abel BONNARD à l'Education nationale. Le ministre académicien s'appuie plus ou moins sur les élèves contre les profs. A tour de rôle, les Jeunes du Maréchal vont monter la garde, en uniforme, sous les dorures du ministère. Service très recherché. Il permet de sécher les cours avec la bénédiction officielle. Les JM portent en principe un pantalon de ski, un blouson bleu et un insigne formé d'un écu blanc sur lequel se détache une francisque rouge. Le grand chic !

A la suite des bombardements anglais sur *Boulogne-Billancourt* et la banlieue Ouest, le **3 mars 1942**, les JM participent au secours, aux déblaiements des décombres et même à la mise en bière des morts. Un moyen très sûr de sortir de l'enfance. On leur distribue des casques de la défense passive. De temps en temps explose une bombe à retardement, cadeau britannique à l'usage des sauveteurs. Cela n'augmente pas l'anglophilie.

Au printemps **1942**, l'arrivée de Jean-Marie BALLESTRE à la direction des Jeunes du Maréchal entraîne une politisation accrue du mouvement et un glissement sensible vers la collaboration. Henri note que cette évolution est particulièrement sensible chez ceux qui apprennent l'allemand et ont donc un accès naturel à la culture germanique.

Pour les élèves de Stan, l'armée d'occupation est toujours aussi invisible et loin de leurs pensées.

Vacances de l'été **1942** en *Mayenne*.

Dans le village où vit sa tante, Henri découvre la terrible division de Waffen-SS "DASA Reich" au repos avant de repartir en *Russie*.

Il est extrêmement déçu. Les SS sont polis, propres et ne ressemblent pas du tout aux reîtres de Gengis KAHN. Certains sont logés chez la tante. Par provocation, Henri épingle dans sa chambre de grands portraits des maréchaux victorieux de 1918, JOFFRE et FOCH, découpés dans de vieux numéros de *L'illustration*. Effort inutile. Les trop corrects SS n'auront pas la curiosité d'aller voir.

Quand même, quelque chose lui plaît. Dans la chambre qu'ils occupent, les SS ont décroché le crucifix et les images pieuses de la tante. Cela paraît plutôt sympathique à l'élève des bons pères, rendu allergique par six bonnes années de regards soupçonneux et d'inquisition feutrée.

- RENTRÉE SCOLAIRE D'OCTOBRE 1942 -

Henri a quinze ans.

Henri est pensionnaire. C'est le bonheur. Il échange sa famille contre le clan très sélectif des internes.

Le climat général a changé. Les Allemands ne sont plus les vainqueurs tout puissants d'hier. Ils commencent à enregistrer des échecs et à reculer. Ils deviennent intéressants, presque sympathiques. Un professeur d'histoire, sympathisant PPF, instille dans les esprits une idée nouvelle. Que se passerait-il si les Russes gagnaient la guerre et arrivaient à *Paris* ?

Novembre 1942. Débarquement allié en *Afrique* du Nord. Le Maréchal appelle à résister. Quelques jours plus tard, la « trahison » de l'amiral DARLAN traumatise les Jeunes du Maréchal. Elle est incompréhensible à des garçons de quinze ans élevés dans le culte de l'honneur. Henri voudrait s'engager dans la Phalange africaine, dont on annonce la création pour la défense de l'Empire.

Avec une souplesse remarquable, le clergé de Stan prend un subtil virage, passant du pétainisme au giraudisme, en attendant de virer au gaullisme, sinon au communisme. Au début de 1941, pour fustiger des résultats médiocres, le redoutable abbé SCHNEIDER, censeur des études, avait déclaré aux élèves qu'il fallait prendre exemple sur « l'admirable jeunesse hitlérienne ». Bientôt, il vantera l'exemple de « l'admirable jeunesse américaine ». Henri apprend que l'Eglise épouse le parti des puissants. Ses copains suivent l'évolution. Subsistent dix pour cent d'irréductibles, comme au début. Trois sur une classe de trente.

Sous l'influence de quelques chefs, à travers des films de propagande à l'effet détonant, les Jeunes du Maréchal découvrent la face publicitaire du national-socialisme. Dans *Le jeune hitlérien Quex*, histoire d'un garçon des Hitlerjugend (HJ) tué par les communistes lors des combats pour le pouvoir, se manifeste un univers fascinant, affranchi des parents et du clergé, une sorte de dictature de la jeunesse, « joyeuse et fanatique » (mot d'Henri).

A l'issue du film, certains chefs distribuent des tracts : « *Nous partons dans les formations de combat motorisées nationales-socialistes, les NSKK. Venez avec nous !* » Une centaine des plus âgés iront en effet s'engager. La NSKK a paraît-il un goût sulfureux beaucoup plus excitant que la LVF.

Après cet esclandre, les Jeunes du Maréchal sont dissous.

Les pensionnaires de Stan chargent alors les externes de faire le tour des mouvements politiques de jeunes pour savoir où aller. Les émissaires apportent des tracts et des notations d'ambiance, comme au salon des Arts ménagers.

Ni le PPF de DORIOT ni le RNP de DEAT ne font recette. Henri considère DEAT comme « un politicien et un raseur ». Il a écouté une fois DORIOT dans un meeting. Lourde atmosphère communiste. Discours fleuve de trois heures, « totalement chiant » (c'est son mot). Seul la Jeunesse franciste le botte. D'abord, Marcel BUCARD, chef du Francisme, porte la plus longue croix de guerre et ses militants se disent ouvertement fascistes. Voilà des types qui n'ont pas peur de leur petit doigt.

Une douzaine de jeunes de Stan adhèrent donc en bloc à la Jeunesse franciste (JF), sans un mot à leurs parents. En faisant le mur, ils participent à leur première réunion publique, au Moulin de la Galette, pour soutenir la Phalange africaine. Mais la majorité des ex-Jeunes du Maréchal décrochent prudemment et rentrent dans leurs pantoufles.

La jeunesse franciste est pugnace, active, provocante. A *Paris*, elle est la plus nombreuse des formations de jeunesse politique. Elle a deux animateurs, Pierre BOUSQUET, chargé de l'organisation et surtout Claude PLANSON. Déjà homme de théâtre, silhouette coupante, charisme à la Jack LANG, PLANSON fait régner sur le mouvement une très excitante atmosphère dans le style « Marche sur *Rome* » de 1922. On parle d'ailleurs beaucoup de prise de pouvoir et même de « Marche sur *Vichy* ». L'esprit européen remplace l'esprit cocardier. JOFFRE et CLEMENCEAU sont oubliés pour les martyrs du fascisme, CODREANU, José-Antonio, Horst WESSEL.

Les six premiers mois de 1943 sont marqués par des bombardements répétés sur la région parisienne. Les sirènes donnent le signal de la fuite aux abris. Chaussé de galoches à semelles à bois, le ventre creux, Henri fait le mur pour des errances hallucinées dans la nuit, au milieu des ruines, des cadavres et des explosions. Le monde des profs et du collège lui devient insupportable.

Camp de Pâques 1943. Nouveau choc.

Deux cents JF y participent quand survient un garçon de 18 ans, Raymond LOTTHE, un Flamand. Belle gueule nordique tout en sourire. Au lieu du calot de la JF, il porte une casquette genre HJ. Il a la tête pleine de chants de lansquenets et de légendes germaniques. Il fait un malheur.

Habile, charmeur, LOTTHE embobine BUCARD qui lui confie la réorganisation des cadets (8-12 ans). Il recrute des cadres chez des JF de seize ans, leur donnant le nom magnifique d'« officiers jeunesse ». Sous son influence, les cadets commencent à cultiver le folklore germanique et le mépris du style franchouillard.

En juillet **1943**, pour son dixième anniversaire, grand congrès du parti franciste. Défilé sur les Champs-Élysées en chemise bleue. Meeting dans un Vel' d'Hiv rempli. Trois jours de manifs, de discours, de chants. C'est l'apothéose avant la chute. Le temps semble suspendu avant les orages et les catastrophes. Henri assure que tout le monde en avait la prescience.

Les attentats contre les « collaborateurs » ont commencé depuis longtemps, visant d'abord PPF et Miliciens. Le **14 juillet 1943**, Raymond GIGUEL est le premier franciste abattu.

Vacances d'été **1943**.

Henri et ses copains participent au fameux « camp des Mille » à *Semblançay*, près de *Tours*, sous la direction de PLANSON. Ce camp rassemble effectivement un millier de jeunes francistes, garçons et filles, dont deux cents cadets. Uniformes, chants, drapeaux, veillées, décorum « fasciste ».

Influencés par LOTTHE, les « officiers » de cadets mettent un point d'honneur à ne plus aller à la messe. Ils découvrent la mythologie, tout un univers passionnant et inconnu. Ce germanisme n'est pas allemand. Il se veut européen, sur le thème : « Germains de tous les pays et de toutes les langues unissez-vous ! » Henri est subjugué. D'autres renâclent, campant sur la trilogie franciste : « français, catholique, franciste ».

Dans la suite des vacances, Henri s'enivre de lectures qui sont un peu le mot de passe de sa génération, *La vie en forme de proue* de MONTHERLANT, *Les vraies richesses* de GIONO, *Notre avant-guerre* de BRASILLACH, *Les Décombres* de REBATET et surtout *La Gerbe des forces* de CHATEAUBRIANT.

- RENTREE SCOLAIRE D'OCTOBRE 1943 -

Henri a seize ans.

Devenu indésirable à Stanislas, Henri est inscrit comme demi-pensionnaire dans une boîte à bac. Il jouit d'une liberté presque totale, inimaginable chez les « bons pères », ce que favorise encore une désunion familiale.

L'atmosphère a brusquement changé depuis l'été. MUSSOLINI a été renversé et même arrêté en **juillet**. Il était la référence suprême, le fondateur. Sa chute impose soudain le spectre d'une défaite du fascisme. Pourtant, sa libération par le commando SS de SKORZENI, en **septembre**, a rendu un peu d'espoir. C'est aussi un formidable coup de pub pour le Reich. Ces sacrés Boches restent les meilleurs !

En attendant, les bombardements anglo-américains se multiplient. Les jeunes de tous les mouvements participent aux secours.

Sentant le souffre, les cadets sont dissous par la direction du parti franciste. Tout bascule. En **octobre 1943**, avec d'autres aînés de la JF, Pierre BOUSQUET s'engage dans le premier contingent de la Waffen-SS française, auréolé d'un grand prestige. Les affiches disent qu'il s'agit d'une armée européenne.

Les attentats se multiplient contre les « collabos ». La guerre civile s'installe et submerge tout. En **Novembre**, salle Wagram, BUCARD annonce que six francistes, abattus par la Résistance, « ont déjà été vengés ».

Selon Henri, les partis de la collaboration s'effiloquent. La querelle DEAT-DORIOT-BUCARD n'intéresse personne et surtout pas les jeunes ? Ils prennent leurs distances, cherchant des rapprochements avec tous leurs congénères des autres mouvements, notamment dans le cadre des Jeunes de l'Europe Nouvelle (JEN). L'union favorise à la base la création de la Milice de zone Nord en **janvier 1944**.

Le tournant de l'année **1944** laisse à Henri un souvenir affreux de basses tueries. Se procurer une arme devient une hantise quotidienne. En fouinant chez ses parents, il a trouvé un pistolet d'alarme. Parmi ses trois meilleurs copains, un seul a réussi à se procurer un méchant 6,35 mm à barillet. Que faire ? La tentation est grande de s'intégrer aux groupes de combats ; les Selbstschutz, qu'organise le SD. C'est le moyen le plus efficace de se procurer une arme et de se défendre contre les « terros ».

Le printemps **1944** est annonciateur de la fin d'un monde. Avec les siens, Henri est immergé dans une ambiance étrange, onirique et tragique, mêlant les rêveries à la BRASILLACH et les violences à la MALRAUX. Promenades érotico-sentimentales au bois de *Boulogne*, un revolver dans la poche, avec les filles des mouvements de jeunesse. Les conventions morales et sociales sont pulvérisées. Et ils ont seize ans et possèdent la claire perception que leur monde va disparaître. Ils veulent vivre intensément leur jeunesse pendant le bref sursis qui leur est accordé. Ensemble, garçons et filles, ils vont regarder les films allemands, se voulant nationaux-socialistes maintenant que la cause est perdue. La Waffen-SS est la dernière référence qui tient à leurs yeux, comme une épée de feu. Curieusement, ils restent antiallemands, hostiles à la Wehrmacht. L'Europe dont ils rêvent n'est pas l'*Allemagne*. C'est une communauté qu'ils croient découvrir dans les « camps germaniques » ouvert depuis **1943** à des jeunes de toutes nationalités. Ils y éprouvent une camaraderie et une liberté sans

frontières. On y échange des baisers avec des filles blondes aux durs genoux. On échange aussi des insignes et parfois des armes. Henri en ramène un poignard de la Hitlerjugend.

Vacances de **1944**. Été de la Libération.

Henri se trouve stupidement bloqué dans l'*Yonne* par un accident sans gravité. C'est là que s'arrête son histoire. Victime d'une méprise et d'une querelle entre résistants, il est arrêté quelques heures par des FFI qui le prennent pour un FTP. Son aventure finit donc en ricanement.

Mais il n'a pas envie de rire. Son monde s'est écroulé.

Il a seize ans et ses camarades vont mourir...